

Thème 1. Le monde du travail en questions

Corpus 1. La souffrance au travail

Document 1.

Dans un essai intitulé Le Harcèlement moral, la psychiatre M.-F. Hirigoyen évoque les relations de certaines entreprises avec leurs salariés.

Certaines entreprises sont des « presse-citrons ». Elles font vibrer la corde affective, utilisent leur personnel en demandant toujours plus, en faisant miroiter beaucoup. Quand le salarié, usé, n'est plus assez rentable, l'entreprise s'en débarrasse sans aucun état d'âme. Le monde du travail est extrêmement manipulateur. Même si, en principe, l'affectif n'y est pas en jeu directement, il n'est pas rare que, pour motiver son personnel, une entreprise mette en place une relation qui dépasse de très loin la relation contractuelle normale que l'on peut avoir avec son employeur. On demande aux salariés de s'investir corps et âme dans leur travail, dans un système que les sociologues Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac ont qualifié de « managinaire » les transformant ainsi en « esclaves dorés ». D'une part, on leur demande trop avec toutes les conséquences de stress qui en découlent, d'autre part, il n'y a aucune reconnaissance de leurs efforts et de leur personne.

Ils deviennent des pions interchangeable. D'ailleurs, dans certaines entreprises, on fait en sorte que les employés ne restent pas trop longtemps au même poste, où ils pourraient acquérir trop de compétences. On les maintient en état permanent d'ignorance, d'infériorité. Toute originalité ou initiative personnelle dérange. On casse les élans et les motivations en refusant toute responsabilité et toute formation. Les employés sont traités comme des collégiens indisciplinés. Ils ne peuvent pas rire ou avoir l'air détendu sans être rappelés à l'ordre. Parfois, on leur demande de faire leur autocritique au cours de réunions hebdomadaires, transformant ainsi les groupes de travail en humiliation publique.

Ce qui aggrave ce processus, c'est qu'actuellement nombre d'entre eux sont sous-employés et ont un niveau d'études équivalent ou même supérieur à celui de leur supérieur hiérarchique, il s'agit alors pour celui-ci de faire monter la pression jusqu'à ce que le salarié ne puisse plus assumer ou qu'il finisse par se mettre lui-même en faute. Les contraintes économiques font qu'on demande toujours plus aux salariés, avec de moins en moins de considération. Il y a une dévalorisation de la personne et de son savoir-faire. L'individu ne compte pas. Son histoire, sa dignité, sa souffrance importent peu.

Face à cette « chosification », cette robotisation des individus, la plupart des salariés des sociétés privées se sentent dans une situation trop fragile pour faire autre chose que protester intérieurement et courber la tête en attendant des jours meilleurs. Lorsque le stress apparaît avec son cortège d'insomnie, de fatigue, d'irritabilité, il n'est pas rare que le salarié refuse l'arrêt de travail qui lui est proposé par le médecin de peur des représailles à son retour.

Document 2.

Au début des années 1990, la narratrice, une jeune Belge, est embauchée par une puissante firme japonaise. Soumise à un patron tyrannique, les agressions verbales et autres humiliations sont quotidiennes.

Un beau jour, nous entendîmes au loin le tonnerre dans la montagne : c'était monsieur Omochi qui hurlait. Le grondement se rapprocha. Déjà nous nous observions avec appréhension. La porte de la section comptabilité céda comme un barrage vétuste sous la pression de la masse de chair du vice-président qui déboula parmi nous. Il s'arrêta au milieu de la pièce et cria, d'une voix d'ogre réclamant son déjeuner.

- Fubuki-san !

Et nous sûmes qui serait immolé en sacrifice à l'appétit d'idole carthaginoise (1) de l'obèse. Aux quelques secondes du soulagement éprouvé par ceux qui étaient provisoirement épargnés succéda un frisson collectif de sincère empathie (2). Aussitôt ma supérieure s'était levée et raidie. Elle regardait droit devant elle, dans ma direction donc, sans me voir cependant. Superbe de terreur contenue, elle attendait son sort.

Un instant, je crus qu'Omochi allait sortir un sabre caché entre deux bourrelets et lui trancher la tête. Si cette dernière tombait vers moi, je l'attraperais et la chérirais jusqu'à la fin de mes jours.

« Mais non, me raisonnai-je, ce sont des méthodes d'un autre âge. Il va procéder comme d'habitude - la convoquer dans son bureau et lui passer le savon du siècle. »

Il fit bien pire. Était-il d'humeur plus sadique que de coutume ? Ou était-ce parce que sa victime était une femme, a fortiori une très belle jeune femme ? Ce ne fut pas dans son bureau qu'il lui passa le savon du millénaire : ce fut sur place, devant la quarantaine de membres de la section comptabilité. On ne pouvait imaginer sort plus humiliant pour n'importe quel être humain, à plus forte raison pour n'importe quel Nippon, à plus forte raison pour l'orgueilleuse et sublime mademoiselle Mori, que cette destitution publique. Le monstre voulait qu'elle perdît la face, c'était clair.

Il se rapprocha lentement d'elle, comme pour savourer à l'avance l'emprise de son pouvoir destructeur. Fubuki ne remuait pas un cil. Elle était plus splendide que jamais. Puis les lèvres empâtées commencèrent à trembler et il en sortit une salve de hurlements qui ne connut pas de fin. Les Tokyoïtes ont tendance à parler à une vitesse supersonique, surtout quand ils engueulent. Non content d'être originaire de la capitale, le vice-président était un obèse colérique, ce qui encombra sa voix de scories de fureur grasse : la conséquence de ces multiples facteurs fut que je ne compris presque rien de l'interminable agression verbale dont il martela ma supérieure. En l'occurrence, même si la langue japonaise m'avait été étrangère, j'aurais saisi ce qui se passait : on était en train d'infliger à un être humain un sort indigne, et ce à trois mètres de moi. C'était un spectacle abominable. J'aurais payé cher pour qu'il cessât, mais il ne cessait pas : le grondement qui sortait du ventre du tortionnaire semblait intarissable.

Quel crime avait pu commettre Fubuki pour mériter pareil châtiment ? Je ne le sus jamais.

Mais enfin, je connaissais ma collègue : ses compétences, son ardeur au travail et sa conscience professionnelle étaient exceptionnelles. Quels qu'aient pu être ses torts, ils étaient forcément véniels (3). Et même s'ils ne l'étaient pas, la moindre des choses eût été de tenir

compte de la valeur insigne de cette femme de premier ordre.

Sans doute étais-je naïve de me demander en quoi avait consisté la faute de ma supérieure. Le cas le plus probable était qu'elle n'avait rien à se reprocher. Monsieur Omochi était le chef : il avait bien le droit, s'il le désirait, de trouver un prétexte anodin pour venir passer ses appétits sadiques sur cette fille aux allures de mannequin. Il n'avait pas à se justifier.

Amélie NOTHOMB, *Stupeur et tremblements*, Éditions Albin Michel, 1999.

1. idole carthaginoise : référence mythologique à une divinité qui dévore.
2. empathie : faculté de s'identifier à quelqu'un, de ressentir ce qu'il ressent.
3. véniels : peu importants.

Document 3. Dessin de presse, Deligne, sans date.

